

## Maurice Merleau Ponty Sur Claudel in Signes

[http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau\\_ponty\\_maurice/signes/merleau\\_ponty\\_signes.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/signes/merleau_ponty_signes.pdf)

Si le génie est celui dont les paroles ont plus de sens qu'il ne pouvait leur en donner lui-même, celui qui, décrivant les reliefs de son univers privé, éveille dans les hommes les plus différents de lui une sorte de ressouvenir de ce qu'il est en train de dire, comme le travail de nos yeux développe ingénument devant nous un spectacle qui est aussi le monde des autres, Claudel a été quelquefois un génie. De savoir s'il l'a été aussi souvent que Shakespeare ou que Dostoïevski, deux de ses maîtres, ou si au contraire le ronron claudélien, comme disait Adrienne Monnier, une certaine manière d'organiser la déflagration des mots, ne vient pas souvent remplacer la parole de Claudel, c'est une autre question, et qui n'importe pas beaucoup. De toutes manières, il n'y a pas de génie qui le soit continuellement, le génie n'est pas une espèce ou une race dans l'humanité. Qu'on le fasse pour honorer Claudel en le mettant au nombre des surhommes, ou au contraire pour atteindre [392] l'œuvre par ricochet au moyen de quelques anecdotes choisies, parler de génie, c'est postuler qu'un homme peut être de la même étoffe que ce qu'il a écrit, et qu'il l'a produit comme un pommier produit des pommes. Dans le moment de la mort, où plus que jamais le vivant et l'écrivain sont liés, puisqu'ils viennent de finir ensemble et qu'on entend pour la première fois le silence de cette voix-là, il est naturel qu'on soit tenté de poser la question du génie. Mais, qu'on le fasse pieusement ou méchamment, c'est toujours la même erreur cruelle sur la condition d'écrivain. L'amour et la haine s'accordent en ceci qu'on lui fait un honneur, mais aussi un devoir, d'avoir été infaillible. Si l'on veut trouver l'attitude juste envers lui, il faudrait renoncer à ce fétichisme. Il n'y a ja Maurice Merleau-Ponty, SIGNES. (1960) 308 mais lieu, envers aucun homme pris dans son entier, de décerner ou de refuser le brevet de génie. Les contingences de Claudel, on les connaît : elles ont été assez souvent soulignées. Les événements publics ne lui réussissaient pas. Il a parlé des « poilus » autrefois, et récemment encore, sur un ton que les combattants ne supportent guère. Il a rendu hommage, presque avec les mêmes mots, à des hommes d'État entre lesquels il aurait fallu choisir. Sur la situation du monde, il a produit dans Le Figaro des appréciations dangereusement martiales. Dans ces circonstances extrêmes, il n'était guère plus clairvoyant ni intransigeant qu'un fonctionnaire moyen du Quai d'Orsay. Il ne faut pas lui demander cette intolérance des titres et des conseils d'administration qui est le point d'honneur des écrivains professionnels. Mais ce n'est pas là notre sujet : ce n'est pas là qu'était, si génie il y a, son génie. Voici qui est plus important : il a déçu presque tous ceux qui ont eu recours à lui pour se décharger du soin d'être eux-mêmes. À Jacques Rivière, qui lui décrit son bric-à-brac intime (et qui, par parenthèse, insérait méchamment quelques bêtises dans ses lettres pour voir si le grand homme s'en apercevrait), Claudel répond qu'il se faut « enfourner au confessionnal ». Il enjoint à Gide de désavouer Sodome sous peine de n'être plus son ami. À une dame cultivée qui venait l'interroger sur nos efforts pour fonder des valeurs rien qu'humaines, il répond - et ceci [393] renchérit sur l'intégrisme le plus strict - « les valeurs morales sont les commandements de Dieu et de l'Église. Hors de cela, il n'y a aucune valeur morale ni spirituelle. Ce que nos écrivains découvrent me paraît dérisoire ». Mais leur tragédie, dit la dame, leur loyauté... « Ça m'est complètement indifférent, dit Claudel. Qu'ils se débrouillent comme ils peuvent. » Tel est ce sectaire. Tels sont, disait Gide, cette « volontaire (et instinctive) inintelligence, ce parti pris de nier ce qu'on ne peut annexer » 265. Et pourtant, c'est à un athée, Philippe Berthelot, qu'il a été attaché, dit-il lui-même, « par les liens d'une affection et d'une reconnaissance plus fortes que celles que j'aie jamais ressenties pour aucun être humain » 266. Or, rien à annexer ici : « Chaque appel que je lui ai adressé n'a rencontré que son silence et un regard évasif » 267. Berthelot, atteint par l'angine de poitrine à sa table du Quai d'Orsay, appelle un de ses collaborateurs et lui dit : « Je serai mort dans dix minutes... je veux que vous sachiez qu'après la mort il n'y a rien, et que j'en suis sûr. » Claudel commente : « C'est l'honnête et courageuse constatation d'un fait et d'une impuissance » 265 Journal, 2 novembre 1930. 266 Accompagnements, p. 182. 267 Ibid., p. 193. Maurice Merleau-Ponty, SIGNES. (1960) 309 sance personnelle à voir plus outre » 268. Le 6 avril 1925, Claudel apprend sur le bateau la mort de Jacques Rivière. Et, lui qui refusait si carrément d'entrer dans les

labyrinthes de Rivière, il lui prête maintenant sa voix et écrit pour les Feuilles de Saints : « Mais toute cette pensée en train de naître comme de l'eau, la comprendre, comment faire sans y participer ? « Tout ce bruit en train de devenir une parole, c'est peut-être intéressant après tout. Qui est-ce qui sera là pour comprendre si je tourne court ? « Qui est-ce qui sera là pour entendre si je me laisse entièrement gagner par un Dieu sourd ? « Dont je n'ai senti le travail sur moi fibre à fibre que trop pendant ces quatre ans de prison avancer ? » Ainsi, c'est bien clair : celui qui mettait l'incompréhension au nombre de ses attributs avait parfaitement compris. Pourquoi donc s'en défendait-il ? Si l'on regarde l'œuvre, [394] la question s'impose encore bien plus. Car le monde des drames de Claudel est le moins conventionnel, le moins raisonnable, le moins « théologique » qui soit. Cet ambassadeur n'a jamais mis en scène de monarques ou de grands personnages qui ne soient imperceptiblement dérisoires : le roi d'Espagne et sa cour, dans le Soulier de Satin, à chaque instant interrompue dans leurs évolutions par les mouvements du ponton sur lequel ils ont élu domicile - le Pape Pie qui s'endort en face de Coûfontaine, et c'est cette somnolence d'un vieillard qui a charge de figurer sur la terre et sur la scène du Théâtre-Français la résistance de l'Église à la violence - Rodrigue amputé qui se laisse prendre aux discours d'une comédienne provocatrice envoyée par le roi d'Espagne, se donne le ridicule de réclamer, devant la cour, et sur quel ton, des pouvoirs insolites, pour être donné enfin à deux soldats qui ne réussissent pas même à le vendre... Les seuls personnages que Claudel prenne entièrement au sérieux sont ceux qui ne font qu'un avec une passion simple, un chagrin, un bien terrestre : Mara a raison d'être jalouse parce qu'elle est laide et ingrate, Sygne a raison de refuser au dernier moment le sacrifice qu'elle a pourtant fait, parce que « tout est épuisé » et que personne ne peut demander à un être humain d'aller au-delà, Turelure, à sa façon, n'a pas eu 268 Ibid., p. 205. Maurice Merleau-Ponty, SIGNES. (1960) 310 tort de pousser au paradis les moines de l'abbaye, cet été de l'An 1 où les reines Claude étaient si bonnes. « On allait tout ouvrir, on allait coucher tous ensemble, on allait se promener sans contrainte et sans culotte au milieu de l'univers régénéré, on allait se mettre en marche au travers de la terre délivrée des dieux et des tyrans ! « C'est la faute aussi de toutes ces vieilles choses qui n'étaient pas solides, c'était trop tentant de les secouer un petit peu pour voir ce qui arriverait ! « Est-ce notre faute si tout nous est tombé sur le dos ? Ma foi, je ne regrette rien. » Il faut vraiment savoir lire pour retrouver la droite écriture de Dieu dans ces lignes sinueuses. Au premier abord ' c'est plutôt un chaos exubérant, un foisonnement de détails inutiles ou saugrenus. Depuis Don Mendez Leal, qui parle du nez, jusqu'à la négresse Jobarbara de saint Adlibitum [395] au sergent napolitain, des empires aux continents, aux races, aux maladies et aux constellations, rien n'est fait à première vue pour inspirer la révérence. Si ce monde est un poème, ce n'est pas qu'on en voie d'abord le sens, c'est à force de hasards et de paradoxes. « Je vois Waterloo ; et là-bas, dans l'océan Indien, je vois en même temps un pêcheur de perles dont la tête, soudain, crève l'eau près de son catamaran » 269. Si Claudel, comme on sait, n'a jamais cessé d'adorer le principe qui est au travail dans ce gâchis, il l'a une fois nommé Silence, Abîme, et n'a jamais retiré cette parole ambiguë : « Le temps est le moyen offert à tout ce qui sera d'être afin de n'être plus. Il est l'Invitation à mourir, à toute phrase de se décomposer dans l'accord explicatif et total, de consommer la parole d'adoration à l'oreille de Sigè l'Abîme » 270. Ce qui fait qu'il touche tant d'hommes pourtant étrangers à ses croyances, c'est qu'il est un des rares écrivains français qui aient rendu sensibles le tintamarre et la prodigalité du monde. La logique nouvelle dont parlait l'Art poétique n'a rien à voir avec celle des théodicées classiques. Claudel ne se charge pas de prouver que ce monde soit le meilleur des mondes possibles, ni de déduire la Création. La prenant comme elle est, avec ses plaies, ses bosses, sa marche titubante, il affirme seulement qu'on y constate de temps à autre des rencontres inespérées, que le pire n'est pas toujours sûr. C'est par cette pudeur, cette franchise, cet humour qu'il agit 269 Art poétique, pp. 53 et 57. 270 Ibid., p. 57. Maurice Merleau-Ponty, SIGNES. (1960) 311 au-delà du catholicisme. Mais ceci nous ramène à notre question - encore une fois pourquoi le poète le plus « ouvert » habitait-il l'homme le plus fermé qui fût ? C'est la contradiction religieuse - toutes choses coopèrent au bien, même les péchés, dit saint Augustin, et Claudel répète : « le bien compose », il est capable de justifier relativement le mal. Sans Mars, sans Turelure, sans Coûfontaine, il n'y aurait pas de Violaine ni de Sygne. Mais le mal n'est justifié qu'une fois fait. Avant le fait, il reste le mal, et la loi

demeure de l'éviter à tout prix. Il y a dans la religion pardon universel, mais aussi danger de damnation [396] à chaque instant. C'est pourquoi Coûfontaine se hâtait vers son but, sûr d'être pardonné si seulement il y arrivait assez vite : « Que savons-nous de la volonté de Dieu, quand le seul moyen pour nous de la connaître, c'est de la contredire ? » Mais c'est pourquoi aussi Claudel n'a jamais laissé voir à quel point il comprenait les autres. C'est pourquoi il élevait autour de lui ce rempart d'incompréhension volontaire. Il faut d'abord renoncer au mal, et c'est ensuite seulement qu'on peut le justifier relativement. Ces jeunes gens ou ces hommes de lettres qui s'approchent, il faut les rudoyer. Ils veulent aller droit à la liberté sans passer par le sacrifice. Dieu sait ce qu'ils inventeraient de tirer, pour leur gouvernement personnel, du *etiam peccata* Commençons par les « enfourner » au confessionnal, et par leur apprendre les commandements de Dieu et de l'Église... Derrière la contradiction religieuse, il y en a une autre, plus générale, qui est le lot de tous les professionnels de la vérité, de tous les écrivains, de tous les hommes publics - et qui fait, pour revenir à notre point de départ, « aucun homme n'est l'équivalent de ce qu'il a écrit, qu'aucun homme n'est un génie. Avant que Claudel dise : « je suis comme un dindon qui ne comprend rien à un canard », Stendhal, que la piété n'embarrassait pas, avait déjà dit - « je suis chien, vous êtes chat, nous ne pouvons pas nous entendre. » L'homme se dérobe à bon droit à la plupart des discussions que fait naître son œuvre, parce qu'elles sont à base de malentendu : pour le dégustateur, le livre est une nourriture immédiatement assimilable, pour l'écrivain, c'est le résultat d'une durée, d'un exercice, d'une vie difficile. Le comble de l'illusion est de s'imaginer que l'homme soit en mieux ce que sont ses œuvres. À ce mouvement forcené qui pousse les lecteurs vers lui, comme s'il était un sacrement, l'auteur ne peut répondre qu'en dressant des barricades. Admettre les autres, les laisser parler, leur rendre justice, leur donner raison contre soi, c'est facile dans les livres, c'est leur vertu, et c'est un bonheur. Dans la vie, c'est moins facile, parce que les autres croient au génie et lui demandent tout. L'écrivain, lui, sait bien qu'il n'y a pas de commune mesure entre la rumination de sa vie et ce qu'elle a pu produire de plus clair [397] et de plus lisible, que la comédie serait ici de jouer les oracles, qu'après tout, si l'on veut le rencontrer, il a Maurice Merleau-Ponty, *SIGNES*. (1960) 312 déjà donné rendez-vous aux amateurs dans ses livres, que le plus court chemin vers lui passe par eux, enfin qu'il est un homme qui travaille à vivre, et ne peut dispenser personne du travail de lire et du travail de vivre. (Mars 1955.)